Ami du Clergé du 15 décembre 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — VII. *Nouvel An* : « Dieu soit céans ! » 673. — VIII. *Epiphanie* : L'histoire des Mages renouvelée chaque dimanche, 674. — IX. *1er Dimanche après l'Epiphanie* : La perte de Dieu par le péché, 675.

Pour le Nouvel An. — I. Les forces morales et spirituelles, 677. — II. Paix durable et vie chrétienne meilleure, 678.

Sermons pour l'Epiphanie. — I. Mystère d'universalité, de bonté et de justice, 679. — II. Foi et amour au Christ Jésus, 682.

Entretiens sur l'Action catholique. — IX. L'Action catholique et l'école chrétienne, 685.

Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LV. L'Epître aux Romains, 687.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

VII

Nouvel An

« DIEU SOIT CÉANS ! »

Mes frères,

Jadis, quand nos pères, plus chrétiens que nous, se rencontraient pour la première fois, le matin du nouvel an, ils s'abordaient avec ce salut : « Bon jour, bon an, Dieu soit céans ! » Et moi aussi, m. f., en vous voyant réunis dans cette église pour la première fois de l'année nouvelle, je ne trouve pas de paroles qui rendent mieux que celles-là les sentiments de mon cœur, ni qui résument aussi bien tous les vœux que je forme pour votre bonheur.

Une année vient de se terminer qui a eu ses joies et ses peines ; une autre année est commencée. Que sera-t-elle pour vous, heureuse ou malheureuse ? Que vous apporte-t-elle, l'épreuve ou la prospérité ? C'est le secret de Dieu ; impossible à nous de le pénétrer, pas plus que de changer le cours de nos destinées.

Aussi bien, n'est-ce pas là ce qui nous importe le plus. L'essentiel, c'est que Dieu soit avec vous et que vous soyez avec Dieu.

En effet que feriez-vous, que pourriez-vous faire sans lui ? Il y a longtemps que le saint roi David l'a dit : « C'est en vain que travaillent ceux qui bâtissent la maison, si le Seigneur ne la bâtit pas avec eux. C'est en vain que veille celui qui garde la ville, si le Seigneur ne la garde pas avec lui ! » Et N.-S., lui aussi, ne l'a-t-il pas proclamé avec l'autorité de sa divine parole : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ! » Qui sait cela mieux que vous, m. f. ? N'est-ce pas Dieu qui fait croître et mûrir vos moissons ? N'est-ce pas lui qui vous donne à son gré la pluie, le soleil, le temps favorable à vos travaux ? Sans lui, n'est-il pas vrai ? vous ne pouvez rien faire, ou bien ce que vous faites n'aboutit à rien.

Qu'il soit donc avec vous : Dieu soit céans !

I

Et d'abord dans votre cœur par sa grâce ! Que jamais aucun péché mortel ne vienne l'en chasser, rompre et troubler votre union avec lui, et attirer sur vous sa colère et ses vengeances !... Cela, c'est mon premier souhait, celui auquel j'attache le plus d'importance, celui qui, dans ma pensée, prime tous les autres.

Dieu soit céans ! Que Dieu soit avec vous ! Quand la Sainte Ecriture veut faire l'éloge de quelqu'un, elle dit qu'il marchait sans cesse devant Dieu, qu'il avait toujours Dieu devant ses regards, que Dieu était avec lui, et que pour cette raison, il prospérait dans toutes ses entreprises. — M. f., tel est aussi le souhait de votre pasteur. Que Dieu soit avec vous ! qu'il inspire toutes vos pensées, qu'il bénisse tous vos projets, qu'il dirige toutes vos actions, qu'il vous soutienne dans tous vos travaux ! Avec cela, vous serez heureux, autant qu'on peut l'être ici bas.

II

Dieu soit céans ! Qu'il soit dans chacune de vos familles, à chacun de vos foyers. La famille chrétienne, c'est un sanctuaire où Dieu doit présider. Que sa sainte image y soit donc à la place d'honneur ! Que son saint nom y soit toujours respecté ! Que la prière y monte chaque matin et chaque soir jusqu'à son trône ! Que ses saintes lois y soient toujours exactement observées ! Que son regard qui voit tout n'y découvre jamais rien qui arrêterait le cours de ses bénédictions et provoquerait son courroux ! Voilà le vœu que je forme, m. f., pour chacune de vos familles.

Et pour en venir au détail, que Dieu soit avec vous, chers petits enfants ! Qu'il vous fasse croître de jour en jour en sagesse, en piété, en vertu, comme votre divin Modèle, le saint Enfant Jésus, pour le bonheur et la consolation de vos parents !

Que Dieu soit avec vous, jeunes gens et jeunes filles ! Avec lui, avec son secours, vous éviterez les pièges tendus à votre innocence ; vous résisterez aux entraînements du mauvais exemple, vous traverserez sans peur et sans reproche la crise orageuse des passions.

Que Dieu soit avec vous, époux chrétiens, pères et mères de famille, et vous vivrez dans l'union et la paix, fidèles à tous vos devoirs, attentifs à donner le bon exemple autour de vous !

III

Que Dieu soit avec vous, ô vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine ! Si le Seigneur est avec vous, ne craignez point. Vos épreuves, sans doute, ne disparaîtront pas : le chemin de la vie est et sera toujours semé de ronces et d'épines. Mais le Seigneur, par la vertu de sa présence, par l'onction de sa grâce, vous aidera à porter votre croix, il la rendra moins pesante, et qui sait même si, au milieu de vos tribulations, il ne vous fera pas goûter une paix délicieuse, prélude et avant-goût de la récompense éternelle ?

Que Dieu soit avec vous, âmes pieuses et ferventes, si nombreuses en cette paroisse ! Allez toujours de vertu en vertu, multipliant vos mérites pour le ciel, progressant sans discontinuer dans l'amour de Dieu et mettant à son service une

ardeur toujours nouvelle et une fidélité qui ne se démente jamais !

Que Dieu soit avec vous, pauvres pécheurs, qui l'avez chassé de votre âme et qui vivez loin de lui ! Soyez sincères : ne manque-t-il pas quelque chose à votre bonheur ? Ne sentez-vous pas l'absence, le besoin de Dieu ? Ne voudriez-vous pas revenir à Lui ? Ah ! croyez-le bien : il a plus que vous encore le désir de vous revoir, de vous retrouver, de vous presser sur son cœur, de renouer avec vous une alliance indissoluble ! Ecoutez donc le vœu de votre pasteur : que cette année nouvelle soit l'année de votre conversion, de votre réconciliation avec votre divin Ami !

Dieu soit céans ! Qu'il soit là surtout, au chevet des mourants, quand sonnera pour eux l'heure solennelle du départ pour un autre monde. Ce signal, 22 personnes l'ont entendu en 1938, 22 ont quitté la terre. Ce signal, plusieurs d'entre nous l'entendront en 1939. Oui, il y en a dans cet auditoire pour qui l'année 1939 sera la dernière de leur vie. Qui sera-ce ? Quels sont-ils parmi nous ceux qui paieront cette année leur tribut à la mort ? Oh ! que cette énigme est angoissante ! Et que N.-S. a bien raison de nous dire dans l'Evangile : « Soyez donc toujours prêts, comme des serviteurs qui attendent le retour de leur Maître ! Veillez, soyez sans cesse sur vos gardes, car vous ne savez ni le jour ni l'heure de votre mort ». Et moi, m. ch. f., je souhaite à tous ceux que la mort doit frapper d'avoir Dieu présent avec eux pour leur adoucir les frayeurs du terrible passage et les conduire doucement des combats de cette vie aux triomphes et aux récompenses de l'éternité.

• •

Et à tous je dis avec saint François de Sales : « Vivons donc tellement bien cette année qu'elle nous serve de fondement pour l'éternité. Ménageons-y si parfaitement les mois, les semaines, les jours et les moindres instants que le tout s'employant selon la volonté de Dieu et pour son amour, nous soit profitable pour régner avec les Saints dans le bienheureux paradis ! » Ainsi soit-il.

VIII

Epiphanie

L'HISTOIRE DES MAGES RENOUVELÉE CHAQUE DIMANCHE

Mes frères,

Pourquoi chercher bien loin le sujet de notre entretien d'aujourd'hui, quand l'Eglise nous en fournit un, si intéressant et si pratique, dans l'histoire des Mages ? Laissons donc parler l'Evangile.

I

1. Joseph et Marie étaient encore à Bethléem, lorsque la ville de Jérusalem, qui n'est qu'à deux lieues de distance, fut étrangement remuée par l'arrivée d'une riche caravane venant de l'Orient. La qualité des personnages qui la composaient, leurs costumes éclatants et pittoresques, les longues files de chameaux chargés de bagages et les esclaves noirs, tout cela produisit dans la ville une vive émotion, mais encore plus les paroles de ceux qui paraissaient être les chefs de la caravane, car ils disaient : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous venons l'adorer. »

Quels étaient au juste ces personnages ? Etaient-ce des rois ou plutôt des chefs de tribus ? Etaient-ce des prêtres, des savants, des philosophes, des astronomes ? Nous ne le savons pas exactement. Rois, prêtres ou savants, c'étaient les représentants d'une classe riche, orgueilleuse, foulant aux pieds la classe pauvre, et ayant encore plus besoin que celle-ci d'être guérie, purifiée et rachetée. Seulement, tandis qu'aux petits, aux humbles, aux bergers qui ne savent pas lire, Dieu envoie des anges qui les éveillent avec des harmonies célestes, c'est par leur science que Dieu amène à lui ces savants.

Une nuit, pendant qu'ils contemplent la marche régulière des cieux, il y fait paraître un astre inattendu qui les étonne.

On n'a jamais su exactement ce qu'était cet astre merveilleux. L'Evangile l'appelle d'un nom qui signifie une étoile, une constellation, un météore embrasé. Nos aïeux aimaient à y voir une étoile miraculeuse, intelligente, comme un ange qui aurait porté un fanal, laissant après lui une traînée de lumière et semblant faire signe de le suivre. — Faut-il ajouter qu'en ce moment le monde entier était dans l'attente ? Un vague pressentiment régnait dans toutes les âmes : quelqu'un de grand allait naître, il sortirait de la Judée, et le signe qui le précéderait et le manifesterait serait une étoile lumineuse. Tout l'Orient était rempli de cette idée.

Dans de telles circonstances, un phénomène aussi extraordinaire pouvait-il ne pas exciter au milieu de ces peuples d'Orient une vive émotion ? Il n'est donc pas étonnant que trois de leurs chefs se soient levés pour aller voir ce qui se passait de nouveau. Ce devaient être trois hommes profondément religieux, de ces hommes comme il y en a encore en Orient : recueillis, contemplatifs, habitués à voir le doigt de Dieu en tout, vivant de traditions et de souvenirs en même temps que d'espérances, et ayant gardé quelque chose de cette simplicité et de cet enthousiasme naïf que l'on trouve si souvent encore dans ces bonnes âmes de savants.

2. Persuadés que cette brillante constellation était l'antique étoile de la prophétie de Balaam, poussés d'ailleurs par un attrait de la grâce, ils se mirent en marche vers l'Occident (car c'était dans cette direction qu'on apercevait l'astre nouveau) et arrivèrent à Jérusalem, où leurs questions excitèrent l'émotion que je vous ai dite.

Soit que les étonnements de la foule fussent montés jusqu'à lui, soit plus probablement que les chefs orientaux, cherchant l'Enfant Roi, fussent allés tout naïvement frapper droit au palais du roi des Juifs, Hérode en fut profondément troublé. Déjà depuis qu'il était monté sur un trône qui ne lui appartenait pas, cette idée d'un roi attendu ne lui avait pas laissé un moment de repos. Il avait fait massacrer les derniers restes de la race des Macchabées ; il avait même porté sur sa propre famille ses regards soupçonneux et, dans la crainte de quelque rivalité, il n'avait épargné ni sa femme, ni son frère, ni même ses fils. Et voilà qu'au moment où, couvert de tant de sang, il espérait enfin régner sans conteste, voilà que des étrangers cherchaient dans Jérusalem un roi des Juifs nouvellement né ?

La jalousie du tyran se réveilla plus farouche que jamais. Son parti fut bientôt pris. Seulement il dis-

simula afin de réussir à mieux perdre son rival. Et convoquant les deux grands conseils de la nation, celui des pontifes et celui des docteurs, il s'enquit auprès d'eux où et quand devait naître le Messie. — Il y avait mérite à répondre à un pareil homme et sur une telle question : leur franchise pouvait leur coûter la vie. N'importe : ils répondirent courageusement au vieux roi que le Messie devait naître à Bethléem, selon cette prophétie d'une clarté si parfaite : « Et toi, Bethléem, tu n'es pas la moindre parmi les villes de la tribu de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner Israël mon peuple. »

Le doute n'était plus possible. Ce que voyant, Hérode appela les Mages en secret, les questionna sur la date précise de l'apparition de l'étoile, puis les envoyant à Bethléem il leur dit : « Allez, informez-vous avec soin de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir afin que moi aussi j'aille l'adorer. » Le perfide ! il voulait le faire mourir.

3. Les Mages partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient brilla de nouveau à leurs regards, ce qui les remplit d'une grande joie.

Après les avoir précédés jusqu'à Bethléem, soudain elle s'arrêta au-dessus du lieu où était l'enfant. Pour eux, entrant dans la maison et se prosternant dans la poussière, ils adorèrent leur Dieu.

Oui, lorsqu'après avoir longtemps marché, demandé sur bien des chemins, ils se trouvèrent en face de cette humble demeure, quand ils aperçurent ce petit enfant, ce vulgaire artisan, cette mère pauvre, ils n'hésitèrent pas, leur cœur simple et pur comprit le mystère de cet abaissement, et sous le voile où il se cachait, ils adorèrent le Dieu promis au monde.

Cependant leur suite s'empressait à l'entour, les chameaux avaient plié les genoux et les serviteurs déchargeaient les riches fardeaux. Les Mages ouvrant ces trésors les offrirent en présent à Jésus. C'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe, choses splendides qu'ils avaient préparées pour un enfant de roi, mais qui ne leur parurent point déplacées ici.

Après quoi, emportant sur leurs lèvres le parfum du baiser qu'ils avaient déposé sur les pieds de l'enfant, ils repartirent promptement. L'Evangile nous apprend qu'ils ne repassèrent point par Jérusalem, ayant été avertis en songe des desseins homicides du vieil Hérode.

II

Cette histoire des Mages, si belle et si touchante, ne la voyons-nous pas chaque dimanche se renouveler sous nos yeux ravis ? Une étoile a brillé ce matin au firmament de votre âme : c'était le souvenir de vos vieux parents si fidèles à la messe du dimanche, c'était les leçons du bon prêtre qui vous a fait le catéchisme et qui vous répétait : « Enfants, souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur ! » c'était l'exemple d'un ami, d'un voisin qui ne manque jamais le saint sacrifice. En même temps une voix intérieure vous a dit : « C'est aujourd'hui dimanche, va à l'église refaire ta provision de courage, de piété, de patience, pour toute la semaine. Ton Dieu est là qui t'attend et te réserve ses grâces. » Et aussitôt, sans écouter ni la peur ni la fatigue, vous vous êtes mis en marche, et vous êtes venus peut-être des extrémités de la paroisse, malgré le mauvais temps, le froid ou la pluie, ne comptant ni avec la longueur du chemin ni avec les difficultés de la route. Honneur à votre foi !

Puis vous êtes entrés dans le lieu saint, vous demandant peut-être vous aussi : « Où est-il donc le Roi que cherchent tous mes vœux ? » Mais le prêtre à l'autel et la lampe du sanctuaire ont guidé vos pas vers le tabernacle. Vous vous êtes approchés, et qu'avez-vous vu ? Un Dieu caché sous les apparences d'un peu de pain. Quelle épreuve pour votre foi !

Et cependant, comme les Mages, vous vous êtes prosternés dans l'adoration et le silence. Et maintenant, qu'allez-vous faire ? Ah ! vous aussi vous ouvrirez les trésors de vos cœurs pour lui offrir l'or de votre amour, l'encens de vos prières, la myrrhe de votre soumission à toutes ses volontés. Jésus l'acceptera et vous départira ses grâces en abondance.

Et quand vos devoirs d'état et de famille vous rappelleront à la maison, quand le saint sacrifice sera achevé, vous vous en retournerez bénis, consolés, fortifiés, meilleurs, plus calmes, plus heureux, comme les Mages, disposés à mieux faire et animés d'un nouveau courage. Ainsi soit-il.

IX

1er Dimanche après l'Epiphanie

LA PERTE DE DIEU PAR LE PÉCHÉ

Mes frères,

L'enfant Jésus était arrivé à l'âge de douze ans, lorsque Marie et Joseph le perdirent. Ils le croyaient, comme le raconte S. Luc, avec les autres habitants de Nazareth et des environs qui revenaient de Jérusalem après la célébration de la fête solennelle de Pâque. Mais lorsque, le soir, ils cherchent le divin Enfant, quelle n'est pas leur surprise de ne point l'apercevoir ! Ils s'en inquiètent auprès de leurs compagnons de voyage, auprès des amis et des parents ; mais personne ne l'a vu. Imaginez quelle dut être leur angoisse ! Sans doute ils pensaient bien que si Jésus se tenait ainsi éloigné d'eux, c'est qu'il avait, pour agir de la sorte, quelque motif raisonnable ; mais cela n'était pas suffisant pour les consoler. Oh ! quelle triste nuit ils durent passer ! Aussi, dès le point du jour, ils s'en retournent à Jérusalem où, le 3e jour après leur séparation, ils le retrouvent enfin dans le Temple, assis parmi les Docteurs, les étonnant par ses interrogations et la finesse de ses réponses, faisant l'admiration de tous ceux qui l'entendent.

« Eh ! mon Fils, lui dit alors la T. S. V. Marie, voilà trois jours que votre père nourricier et moi nous sommes à vous chercher, la tristesse sur le visage et l'angoisse dans le cœur. » *Fili, pater tuus et ego dolentes quærebamus te.*

Ainsi, m. f., comme l'observent les commentateurs, Marie et Joseph perdent Jésus sans qu'il y ait aucunement de leur faute; et pourtant, comme cette perte les attriste ! Quel mal ils se donnent pour le retrouver !... Hélas ! que cette conduite est différente de celle d'un bon nombre de chrétiens ! Ils perdent Jésus par leur faute, ils perdent Dieu et sa grâce par le péché, et cependant ils ne s'en émeuvent nullement, ils ne s'en attristent pas davantage, ils n'y pensent même pas. Oui, m. f., autant l'on est sensible à la perte et empressé à la recherche des biens temporels, autant l'on est indifférent à la perte de Dieu et insouciant pour le retrouver.

Voilà ce que je veux déplorer aujourd'hui avec vous.

I. — *La perte des biens temporels*

Inutile de m'arrêter à vous prouver longuement que, pour l'ordinaire, la perte des biens de la terre afflige et attriste grandement tous les hommes. C'est le souci ordinaire de quiconque est plus ou moins attaché aux biens de ce monde. Nous plaignons la pauvre humanité quand elle est éprouvée par de grands malheurs, quand des caisses d'or ou des marchandises précieuses sont englouties dans un naufrage, ou quand un procès important est perdu, ou encore quand, par suite d'influences hostiles, un riche héritage nous échappe. Nous allons jusqu'à plaindre ceux qui, pour un bijou ou une dentelle, ont recours à tous les moyens pour les retrouver.

Assurément, ceux qui agissent ainsi ne sont ni à blâmer, ni à désapprouver ; mais alors, pourquoi n'agit-on point au moins avec la même diligence, quand, par un péché grave, on a eu le malheur de perdre Dieu avec son amitié ? Pourquoi ne recourt-on pas à la Sainte Vierge, aux saints du ciel, à son confesseur, afin qu'ils aident à recouvrer la grâce et à se réconcilier avec Dieu ? Pourquoi, en un mot, tant de sollicitude pour la perte des biens temporels, et tant d'indifférence et d'insouciance pour la perte de Dieu, perte incalculable cependant et infiniment plus grande que la perte de tout un monde ?

Voulez-vous en savoir la cause ? Eh bien ! voici trois raisons auxquelles je vous demande de prêter une oreille attentive.

II. — *La perte des biens spirituels*

1. La première raison qui fait que, quand on a perdu Dieu par le péché, on ne ressent point assez vivement la douleur d'une si grande perte, c'est qu'on n'a plus ni lumière, ni foi, ni connaissance de Dieu. Il nous arrive alors ce que nous remarquons souvent chez un enfant qui n'a pas encore l'âge de la raison. S'il vient à perdre une pièce de monnaie, il ne la regrette nullement, il n'y pense même pas ; mais qu'il vienne à perdre une image grossièrement coloriée, une balle, une toupie, et vous le voyez inconsolable. N'est-ce pas notre cas ? Nous perdons des biens trompeurs qu'il nous faudra laisser un jour, et nous voilà aussitôt dans l'affliction. Nous perdons le bien suprême qui est Dieu, et nous y sommes insensibles.

Mais jusques à quand, ô chrétiens qui êtes déjà arrivés à la maturité de l'âge et dont les cheveux ont peut-être déjà blanchi, jusques à quand garderez-vous donc les préjugés de l'enfance ? Ah ! si vous saviez ce que renferment ces deux seuls mots : *perdre Dieu*, vous pleureriez des larmes de sang ! Vous vous diriez à chaque instant : *Ubi est Deus tuus ?* Où est-il ce Dieu qui t'a créé, ce Dieu qui t'a racheté, ce Dieu qui voulait te sauver ? Malheureux ! tu l'as perdu ! Où est-il ce Dieu qui, dans l'état de damnation où tu te trouves, fais l'objet de ta haine et en même temps de tous tes désirs, puisque seul il est capable d'apporter un remède à tous tes tourments ? Où est-il ? Ce Dieu n'est plus pour toi ! Il te chassera de sa présence pour te précipiter en enfer.

2. La seconde raison de l'indifférence des hommes pour la perte de Dieu, c'est une folle confiance, c'est l'espoir trompeur de retrouver, dans une pénitence à venir, le Dieu qu'ils ont perdu. « Il est vrai, se dit-on quelquefois, je suis en disgrâce auprès de Dieu, et s'il est indigné contre moi, c'est à bon droit. Mais je prétends bien me réconcilier un jour avec lui, je ne veux pas vivre toujours dans un état où je ne voudrais pas mourir. Aussi, dès que je me serai retiré des affaires, aussitôt que j'aurai établi ma famille, quand viendra un moment plus propice et que je serai plus tranquille, alors je pense bien en profiter pour réparer la perte d'un si grand bien, afin de ne pas me perdre moi-même. »

Hélas ! m. f., il faut bien le dire, de telles protestations sont bonnes tout au plus à calmer pour un moment les remords de votre conscience et à adoucir la douleur que doit vous causer une si grande perte. Elles servent à vous faire illusion et à vous endormir au sein du péché, en vous berçant d'un espoir d'autant plus trompeur qu'il vous flatte davantage. Vous ressemblez à ce joueur qui ressent peu d'ennui pour l'or qu'il a perdu, parce qu'il compte toujours sur un autre coup plus favorable, espoir qui, la plupart du temps, n'a d'autre effet que d'élargir la brèche déjà faite à sa fortune et de le rapprocher d'une ruine totale.

Et puis, si, dans ce moment même où vous différez votre conversion, la mort venait vous surprendre, que deviendriez-vous ? — « Oh ! alors, me répondez-vous, appelant à la hâte un confesseur à mon secours, je me retournerais aussitôt vers Dieu avec un cœur contrit et plein de confiance en sa miséricorde... » — Assez, m. f., assez ! C'est ici la plus grande et la plus funeste des illusions : l'enfer est tout rempli de ces espérances séduisantes et trop souvent déçues. « Dieu, dit S. Augustin, vous promet le pardon, si vous vous convertissez à temps ; mais il ne vous promet ni temps, ni pardon, si vous différez. »

3. Mais la troisième et peut-être la plus forte raison de notre insensibilité pour la perte de Dieu, c'est que, en perdant Dieu sur la terre, on ne laisse cependant pas que de jouir de ce même Dieu. Et voici comment. Tous les biens, même ceux dont jouissent les pécheurs sur la terre, sont comme autant de gouttes qui émanent de cet océan immense de bonté qui est Dieu. Le soleil qui nous éclaire, l'air que nous respirons, les fleurs qui nous réjouissent, les plantes qui nous récréent, les fruits qui nous nourrissent, en un mot toutes les créatures sont autant de biens qui nous viennent d'un Dieu infiniment bon. Les pécheurs jouissent donc de Dieu dans les biens qu'il répand sur ses créatures, et ils ne s'aperçoivent nullement qu'ils ont perdu la source de tout bien : pourquoi ? Parce qu'ils se désaltèrent aux ruisseaux sans qu'ils songent à la source.

Mais lorsque l'âme, débarrassée des liens du corps, comparaîtra seule devant Dieu, alors elle reconnaîtra que Dieu est l'unique bien, le bien infini ; qu'en dehors de lui, dans ce monde tout nouveau où elle entre, il n'y a pas d'autre bien dont on puisse jouir, dont on puisse se rassasier. Par conséquent, à ce moment, de deux choses l'une : ou bien l'âme sera l'amie de Dieu, et alors elle trouvera en lui tout bien, puisqu'il en est le centre ; ou bien elle sera son ennemie, et alors, repoussée par lui, elle n'aura plus ni un seul instant ni même l'ombre de bonheur. A ce moment terrible, plus de monde d'ici-bas, plus de corps, plus de créatures. Plaisirs, honneurs, titres, richesses, amis, parents, tout a passé, tout est fini : Dieu seul reste, car Dieu seul est l'unique, éternel et immuable bien ; en dehors de lui, on ne peut donc espérer ni même imaginer un autre bien.

Voudrions-nous, m. f., attendre jusqu'à ce moment pour connaître ce que c'est que de perdre le souverain bien, de perdre Dieu? Ah! n'oublions pas qu'il n'y aura plus alors aucun moyen de remédier à notre erreur, ni de retirer aucun profit de notre repentir.

Malheureux donc, celui qui attend, pour connaître son infortune, le moment où il ne pourra plus la réparer ! Bien malheureux celui qui attend, pour chercher Dieu, l'instant où il lui sera impossible de le retrouver !

Agissons en gens raisonnables, m. f., ravivons notre foi, ouvrons enfin les yeux sur le plus grand de tous nos intérêts. C'est maintenant, tandis que le miséricordieux Sauveur daigne nous accorder un temps favorable, c'est maintenant qu'il nous faut aller à la recherche de Dieu, alors qu'il nous est facile de le trouver. Encore une fois, cherchez-le pendant votre vie parce qu'à la mort vous ne le trouveriez pas.

* *

M. f., si nous avons à cœur notre salut éternel, cherchons Dieu à l'exemple et à la suite de la Vierge Marie et de S. Joseph : cherchons-le dans son temple, au pied de ses autels, aux pieds de ses ministres. Alors, après le court exil de cette vie, nous le verrons dans le temple de sa bienheureuse Eternité ; et dès le premier moment il sera pour nous le sujet de notre perpétuelle consolation, comme la rencontre de Jésus le fut pour sa Mère et pour son Père nourricier. Que Dieu nous fasse cette grâce ! Ainsi soit-il.

POUR LE NOUVEL AN

I

LES FORCES MORALES ET SPIRITUELLES

Beati qui ambulant in lege Domini. Bienheureux les individus et les peuples qui observent les commandements de Dieu.

Mes frères,

C'est une banalité de dire qu'à l'heure actuelle, le monde entier est en plein désarroi ; et malheureusement ce désarroi se fait sentir sous toutes ses formes, dans les institutions comme dans les idées, dans les lois comme dans les mœurs, dans les esprits comme dans les cœurs. Aussi les spécialistes en tous genres ne manquent point d'accourir au chevet du pauvre malade. Philosophes, économistes, historiens, politiciens, diplomates, journalistes même, y vont tour à tour de leur petite consultation ; et finalement, après avoir bien ergoté, bien discuté, bien critiqué, ils se mettent presque tous d'accord pour prescrire comme unique, ultime et infaillible remède : « le retour immédiat et sans délai aux forces morales et spirituelles ».

Assurément, à première lecture, l'ordonnance paraît un peu vague. Mais quand on s'est donné la peine de la débarrasser de sa terminologie un peu spéciale — et voulue peut-être, — n'est-on pas obligé de constater que cela veut dire tout bonnement, tout simplement, ce que ne cesse de nous répéter Notre Saint Père le Pape Pie XI, dans ses admirables encycliques, c'est-à-dire, « le retour immédiat et sans délai à l'enseignement et à la pratique des commandements de Dieu ? » *Beati qui ambulant in lege Domini.*

Laissez-moi vous montrer en effet, mes bien chers frères, que chaque fois que nous transgressons ces commandements, nous allons non seulement contre Dieu et contre notre bonheur éternel, — ce qui est évident, — mais même, bien que beaucoup ne s'en doutent pas, contre notre bonheur sur cette terre, au point de vue individuel comme au point de vue social. Si j'arrive à vous convaincre de ces vérités, j'aurai beaucoup fait pour vous assurer une bonne année en 1939.

I

D'abord je dis qu'en allant contre Dieu, nous allons non seulement contre notre bonheur éternel, — ce qui est évident, — mais même contre notre bonheur sur cette terre. *Beati qui ambulant in lege Domini.*

La loi de Dieu, en effet, n'est pas un joug qui nous a été imposé dans un but tyrannique : c'est au contraire un don inestimable qui nous permet d'être éclairés, guidés et maintenus dans le bon chemin. Dès le commencement du monde elle a été gravée dans le cœur de l'homme en caractères indélébiles, et par conséquent elle existait déjà bien avant sa promulgation sur le mont Sinaï et son inscription sur les tables de Moïse. C'est pour cela que les hommes de tous les siècles, si incultes et si arriérés que vous puissiez les supposer, n'ont jamais eu besoin et n'auront jamais besoin d'apprendre qu'il y a un Dieu, un Dieu tout-puissant, que ce Dieu est juste et bon et que sous peine de punition en ce monde et dans l'autre, il défend de tuer, de blasphémer, de mentir, de tromper, de voler et de mal se conduire...

Aussi la loi de Dieu est-elle immuable. Toujours ancienne, elle sera toujours nouvelle, toujours actuelle, toujours adaptée aux besoins de notre nature ; et jusqu'à la fin des temps, l'homme, créature libre et raisonnable, se trouvera toujours placé devant le même dilemme.

« De deux choses l'une :

« Ou bien j'obéirai aux commandements de Dieu, et alors je serai dans la bonne voie et j'aurai tout le bonheur qu'il m'est possible d'avoir ici-bas.

« Ou bien je les mépriserai, et alors, esclave de mes passions, victime de mes fautes, je serai continuellement harcelé par l'aiguillon du remords et je ne connaîtrai jamais sur cette terre ce que c'est qu'une existence saine, ordonnée, calme et paisible ».

II

La même alternative se pose au point de vue social. Un Etat n'est vraiment heureux et prospère, en effet, que dans la mesure où il se conforme à la loi de Dieu. *Beati qui ambulant in lege Domini.*

Tenez, m. b. c. f, pour nous en rendre compte plus facilement, nous allons faire une supposition. Nous allons nous imaginer que tous les hommes, sans exception, se sont engagés sur l'honneur à observer intégralement, pendant toute une journée, les dix commandements de Dieu. Dans quel beau rêve ne vivrions-nous pas pendant ces vingt-

quatre heures ? Mais ce serait le retour à l'âge d'or ! Ce serait le retour au Paradis terrestre !

Pensez donc. La T. S F. et les journaux ne nous diraient plus de mensonges. Les théâtres et les cinémas deviendraient irréprochables. Les modes ne seraient plus indécentes. Les langues assurément tourneraient toujours ; comment d'ailleurs les en empêcher ? Mais chose admirable : elles ne se rendraient coupables ni de la moindre médisance, ni de la moindre calomnie. Plus de fraude chez les marchands, et les clients paieraient leurs dettes. Les pères et les mères de famille donneraient le bon exemple. Les vieillards seraient respectés. Les enfants eux-mêmes seraient pieux, travailleurs, obéissants. Les ouvriers et les patrons seraient pleins d'estime et d'affection les uns pour les autres. On pourrait laisser sa porte ouverte et son portemonnaie sur la table. On pourrait partir se promener n'importe où et à n'importe quelle heure, en pleine et entière sécurité. Que dis-je ? On pourrait même fermer les prisons et donner congé aux juges et aux gendarmes, puisqu'il n'y aurait plus de criminels !... Beau rêve, n'est-ce pas ? Oui, certes, beau rêve ! Mais hélas ! beau rêve qui n'a jamais pu et ne pourra jamais être réalisé, précisément parce que les hommes ne cessent de multiplier leurs désobéissances aux commandements de Dieu !

Aussi, prenez-y garde, plus un pays s'écarte de la soumission qui est due à la loi de Dieu, plus il s'affaiblit, plus il s'anémie, plus il s'enfonce dans la misère, dans la honte et dans la décadence. Et pour essayer de réagir il aura beau multiplier sous les peines les plus sévères les lois, les décrets, les règlements, les ordonnances, les réformes de toute nature : il aura beau même décupler les forces policières pour en assurer l'exécution. Tous ces prétendus remèdes ne seront que des emplâtres sans efficacité. Je lisais dernièrement dans une revue qu'aux Etats-Unis on avait cherché à faire le compte des différentes lois qui avaient été votées depuis l'origine de la Constitution. Eh bien ! savez-vous à quel chiffre on a fini par aboutir ? A dix millions — vous entendez bien ? — à dix millions de lois ! Et en guise de conclusion, avec une froide et cruelle ironie, l'auteur de l'article se plaisait à faire remarquer que c'est grâce sans doute à ces dix millions de lois inconnues que chaque année, dans son pays, la statistique ne relève plus guère que quinze à vingt mille assassinats et tout au plus vingt à vingt-cinq millions de détournements ! Ne trouvez-vous pas, m. b. c. f. ; qu'il eût été bien plus simple et bien plus facile de se contenter des commandements de Dieu, dont le texte ne demande que dix lignes et dont la puissance dépasse de beaucoup celle de la police la mieux ordonnée ?

* *

Remercions donc nos spécialistes qui ont réussi à découvrir la maladie dont souffre le monde actuel ; et surtout félicitons-les d'avoir eu le courage de rompre avec la vieille routine anticléricale, en osant prescrire l'unique, ultime et infaillible remède qui s'impose : « le retour immédiat et sans délai aux forces morales et spirituelles ». Ce qui veut dire en bon français : « le retour immédiat et sans délai à l'enseignement et à la pratique des commandements de Dieu ». *Beati qui ambulant in lege Domini*.

Mais de grâce, que cette précieuse ordonnance ne reste pas lettre morte ! Que les Etats d'abord en fassent bien vite leur profit ! Que les familles n'hésitent pas à s'en servir ! Que les individus y recourent non seulement avec empressement, mais même avec joie ! Et dans ces conditions, sans être ni prophète ni fils de prophète, je puis tout de même vous prédire avec assurance, et pour un avenir très proche, une ère de paix, de concorde et de prospérité. C'est le bonheur que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

II

PAIX DURABLE ET VIE CHRÉTIENNE MEILLEURE

Mes chers Paroissiens,

Si nous cherchons quels souhaits vous adresser au seuil de cette nouvelle année, nous sommes débordés par le nombre des besoins qui préoccupent tous les esprits. Le bonheur de chacun et de tous n'est-il pas étroitement lié à tous les événements, petits et grands, qui se déroulent dans nos foyers, dans notre pays, dans le monde, et chacun de ces événements n'a-t-il pas une répercussion heureuse ou douloureuse dans notre vie ?

Notre bonheur exige, en effet, l'absence de préoccupations accablantes et réclame la certitude de la paix durable dans nos âmes.

I. — *Paix durable*

Alors, notre premier vœu sera de voir s'éteindre ces foyers incendiaires de l'Extrême-Orient et de l'Espagne, semblables à des volcans en éruption répandant autour d'eux l'inquiétude et la mort, et de ne pas voir s'en allumer d'autres.

Dans nos prières, nous devons demander à Dieu d'éclairer ceux qui ont la lourde responsabilité de diriger les peuples, afin que leurs décisions soient exemptes d'égoïsme, d'ambition, de haine, et qu'elles s'inspirent de loyauté, de justice, de charité.

Pour notre cher pays de France, qui donc ne souhaiterait de voir disparaître enfin ces divisions néfastes qui soulèvent les frères les uns contre les autres, attisent les discordes et peuvent provoquer des actes de violences nuisibles à tous ? Les méthodes de force ne sauraient être approuvées par l'Eglise. Elle les condamne, car sa doctrine religieuse et sociale est entièrement basée sur la charité enseignée par le Christ. Le Souverain Pontife disait au cardinal archevêque de Paris : « La charité, la charité, c'est le grand besoin de l'heure présente, on dirait que les hommes ne savent plus s'aimer. On n'entend plus retentir sur cette terre que les mots de haine et les mots de guerre : lutte de classes, guerre civile, guerre étrangère, persécutions, massacres ! Si le Christ revenait sur cette terre, ne se pencherait-il pas sur toutes ces infortunes, Lui qui a laissé tomber tant de paroles d'affectueuse miséricorde sur les masses, *Misereor super turbam,* Lui qui n'a jamais écarté un besogneux ? » Et dans une allocution aux Cardinaux : « Nous voulons, nous aussi, tendre la main à tous ceux qui souffrent,... pourvu

qu'on ne nous demande pas de sacrifier la moindre parcelle de la vérité sainte qui est la base et la racine de toute vraie charité et de tout vrai salut ».

C'est qu'en effet, m. f., le rôle de l'Eglise est uniquement pacificateur. Ce n'est point par la force, mais par la persuasion et la charité, qu'elle veut convaincre ses adversaires et les ramener à la vérité.

II. — *Vie chrétienne plus parfaite*

Ces jours derniers, m. f., un de vous m'a envoyé ses vœux ainsi formulés : « Nos vœux les plus sincères pour votre santé personnelle, la prospérité de notre paroisse, et le relèvement de notre pauvre France ».

M. f., le relèvement de la France et la prospérité de la paroisse dépendent de vous, de moi, de tous les chrétiens. Et c'est pourquoi le vœu le plus ardent que j'ai adressé au Bon Dieu et que je formule actuellement pour chacun de vous, c'est que votre vie chrétienne soit plus éclairée, plus intense et plus rayonnante.

Sans doute, les événements ont, dans leur origine, de multiples causes, parmi lesquelles les passions humaines exploitées par les meneurs, et aussi des abus réels qui ont soulevé les masses ouvrières. Mais ne croyez-vous pas également que les catholiques ont eu des torts, en négligeant les conseils, les ordres que le grand pape Léon XIII leur avait donnés dans son Encyclique sur la condition des ouvriers ? Et pourquoi ont-ils négligé ce devoir ? Parce que, catholiques de nom, ils n'ont pas été catholiques de réalité. La religion, au lieu d'être une vie qui pénètre toutes nos actions pour les inspirer, les diriger, les élever, n'a été trop souvent qu'un manteau de convenance qu'on prend à certaines heures et qu'on rejette quand il nous embarrasse.

M. f., je souhaite ardemment que votre vie chrétienne soit *plus éclairée*. Soyez désireux de vous instruire de votre foi. Que vous reste-t-il de la science religieuse de votre enfance ?... Je sais, les travaux vous absorbent. Mais qui donc, aujourd'hui, ne prend le temps de lire son journal, même le roman feuilleton ?... Et vous ne pourriez pas donner dix minutes à la lecture de l'Evangile pour vous rappeler les enseignements de N.-S. J.-C. ? Et si le temps vous fait vraiment défaut, prenez au moins celui de venir entendre le prône du dimanche à la grand'messe. Ignorer sa religion est le premier pas qui nous la fait délaisser. On ne peut aimer ce qu'on ignore.

Je souhaite ardemment que votre vie chrétienne soit *plus intense*, et j'entends par là que vous viviez plus habituellement dans la présence de Dieu. Cette présence divine, vous la trouvez, vous la pénétrez, vous la sentez dans le recueillement de la prière. Prière qui commence la journée et qui la termine. Prière qui appelle au secours dans les labeurs fatigants du jour. Prière qui resserre les liens de la famille quand elle est faite en commun. Prière qui réconforte dans l'intimité de la communion eucharistique... M. f., s'il est des hommes qui deviennent injustes, méchants, c'est parce qu'ils n'ont jamais prié ou qu'ils ne prient plus.

Je souhaite ardemment que votre vie chrétienne soit *plus rayonnante*. Il n'est pas permis à celui qui possède la vérité de l'enfouir comme un trésor secret au fond de son cœur.

N.-S. a dit à ses disciples et nous en sommes tous : « Vous êtes la lumière du monde. On n'allume pas la lampe pour la mettre sous le boisseau ; mais on la met sur le candélabre, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ».

M. f., que votre vie soit donc un rayonnement des enseignements de Jésus-Christ. Que votre foi chrétienne inspire vos actions, vos rapports avec le prochain, dans la famille et dans la société. Faites ce que N.-S. ferait s'il était à votre place, dans votre milieu, avec les personnes que vous fréquentez. Que votre vie soit un rayonnement de sa bonté, de sa charité envers tous, fussent-ils vos ennemis. Entendez-le : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient... Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? les païens font ainsi. Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait ».

* *

Si tous les chrétiens agissaient ainsi, m. f., quel pays merveilleux serait la France catholique, et combien de difficultés seraient aplanies !

Il n'est pas douteux qu'on cherche à déchristianiser la France, pour la jeter entre les mains des matérialistes athées. Notre devoir est de la sauver en lui rendant sa foi chrétienne pour la jeter entre les bras de Dieu. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'EPIPHANIE

I

MYSTÈRE D'UNIVERSALITÉ, DE BONTÉ ET DE JUSTICE

Magi ab Oriente venerunt...
Des mages vinrent de l'Orient... (Mt., II, 1).

Mes frères,

La fête de l'Epiphanie n'a point conservé, de notre temps, la solennité et la popularité dont elle jouissait aux grandes époques chrétiennes.

Ce n'est pas seulement le voisinage de Noël qui semble avoir nui à son prestige ; c'est bien plus encore le préjugé des économistes de l'école libérale, qui trouvaient, il y a deux siècles, que l'Eglise abusait des jours de chômage et qu'il était nécessaire de réduire le nombre des fêtes où l'on ne travaillait pas. Nous sommes témoins aujourd'hui du plus étrange revirement à ce sujet : en effet, quantité d'économistes sont à l'œuvre pour diminuer le nombre des jours ouvrables. L'Eglise suivait une voie moyenne entre les extrêmes. Une fois de plus, nous pouvons constater que c'était elle qui avait raison.

Quoi qu'il en soit, l'importance de cette belle fête se trouve attestée dans les légendes mêmes qui sont venues embellir le récit de l'Evangile que vous avez pu lire dans vos livres de messe. On a voulu, à tout prix, ajouter des précisions au texte si bref, si net et si simple de S. Matthieu. Les Mages, qui étaient

des savants de Perse ou d'Arabie, sont devenus des rois ; on leur a donné des noms : Gaspard, Melchior et Balthasar ; leur nombre a été fixé à trois. Les peintres les plus célèbres se sont, depuis le Moyen-Age, complu à reproduire, avec toute la richesse de leur imagination et de leur palette, l'imagerie chamarrée et rutilante de la scène de l'Adoration des Mages.

Nous sommes devenus plus sévères aujourd'hui et la science catholique, se tenant strictement éloignée de tout enjolivement légendaire, ne veut plus voir que les détails mêmes de ce mystère tels qu'ils sont rapportés, dans leur parfaite exactitude, par l'écrivain sacré.

Mon intention n'est point de discuter avec vous, aujourd'hui, ces détails. Vous les trouverez exposés, pour votre instruction et votre agrément, dans une *Vie de Jésus,* telle que tout foyer chrétien doit en posséder une.

Mais, en dehors de la réalité historique des faits, chaque événement de la vie du Sauveur présente une vérité religieuse, une vérité d'enseignement et d'exemple, que la méditation doit dégager et qui est peut-être encore plus importante que la première, qui lui sert de fondement et de soutien indispensables.

D'un mot, ce que je voudrais essayer de développer sommairement devant vous, en ce jour, c'est ce que j'appellerais volontiers, d'un terme peut-être ambitieux, la théologie et la philosophie de l'Epiphanie.

Elle nous apparaît 1° comme un *mystère d'universalité,* — 2° comme un *mystère de bonté,* — 3° comme un *mystère de justice.*

I. — *Mystère d'universalité*

1° A première vue, on pourrait se demander pourquoi l'Evangile de S. Matthieu nous a rapporté cet épisode de l'adoration des Mages. L'événement n'a pas eu de suites dans la vie de Jésus. Les Mages sont apparus un jour, puis ils ont disparu, sans laisser plus de traces que le météore qui les avait guidés. On ne sait plus rien d'eux et nul ne pourrait dire ce qu'ils sont devenus. — Et pourtant nous sommes bien certains que rien n'a été laissé au hasard dans les événements de la vie du Fils de Dieu. Ainsi l'ont compris les siècles chrétiens qui ont donné à cette fête l'importance capitale que je vous rappelais tout à l'heure. Ainsi l'avaient compris les fidèles des tout premiers âges, puisque la plus ancienne peinture que nous connaissions aux Catacombes, celle qui se trouve et que l'on peut voir encore au cimetière romain de sainte Priscille, — peinture qui remonte, disent les archéologues, au début du second siècle de notre ère, — représente justement l'adoration des Mages.

Pourquoi cette dévotion de nos ancêtres pour un tel mystère ? C'est qu'ils y voyaient le premier signe de l'immensité de l'amour divin envers tous les hommes sans exception ; ils y voyaient un mystère d'universalité. En un sens, la fête de l'Epiphanie, c'est la fête de la vocation des païens à la foi, c'est la fête missionnaire, c'est la fête de la joie divine et de la lumière divine éclatant au milieu des ténèbres de l'erreur.

2° Considérez les premiers adorateurs que Jésus a voulu avoir auprès de sa misérable et adorable Crèche ! Les bergers d'abord, les Mages ensuite : cela veut dire exactement ceux que l'orgueil pharisaïque, c'est-à-dire le *racisme* juif, aurait écartés impitoyablement.

Les bergers étaient des ignorants, ils pratiquaient mal la loi de leur peuple, ils vivaient en marge de la nation et ils étaient entourés de mépris et de dégoût. On les considérait littéralement, dans les sphères éclairées du monde juif, comme des maudits. Jésus les appelle les premiers à ses côtés ; il se sert pour cela du ministère des anges ; il fait, pour cela, l'un de ses premiers miracles. Quel enseignement pour nous !

Les Mages, tout à l'opposé des bergers, étaient des savants. Ils étaient dans leur peuple entourés de respect, de déférence et d'admiration. Mais ils n'étaient pas de la race élue, ils n'étaient pas des enfants d'Abraham ! Et le racisme intransigeant des Pharisiens leur refusait le droit d'adorer avec eux le Dieu véritable. Tout au plus pouvait-on leur accorder un succès de curiosité. Mais attacher une importance quelconque à leur exemple, suivre leurs traces pour aller adorer un nouveau-né de Bethléem, voilà ce que les savants juifs ne pouvaient se résigner à faire. Si l'on répondit à leurs questions, sur l'ordre du roi soupçonneux qu'était Hérode, ce fut sans doute avec un haussement d'épaules pour la crédulité de ces étrangers, un sentiment intérieur de mépris pour leur démarche insolite et inattendue.

Mais quand Jésus eut brisé les chaînes du racisme pharisaïque, quand il eut proclamé l'appel de Dieu à tous les peuples de l'univers, quand il eut fait le geste immense d'envoyer ses apôtres prêcher l'Evangile « à toute créature », quand le dogme de la fraternité humaine fut entré de la sorte dans la doctrine chrétienne, le mystère de l'adoration des Mages prit son vrai caractère de préformation ou d'annonce symbolique et prophétique de la grande révolution spirituelle qui allait détruire les barrières entre les races humaines et faire de tous les hommes, — en droit, sinon en fait, — l'innombrable troupeau de l'unique Pasteur et Rédempteur : Jésus-Christ.

3° Comment ne pas voir l'actualité persistante d'un tel mystère ? Le racisme juif du temps de Jésus-Christ s'est reproduit, en certains pays, de nos jours. Et par un renversement étrange, — à vingt siècles d'intervalle, — c'est contre les Juifs dispersés à travers les nations qu'il s'est tourné avec le plus de rage et d'acharnement.

Mais fidèle à la pensée dominante de son divin Fondateur, l'Eglise se dresse contre cette erreur ultra-moderne, tout comme Jésus-Christ s'est dressé contre l'aveugle étroitesse des grands chefs de sa nation. L'Eglise est catholique, c'est-à-dire universelle. Elle l'est, si l'on peut dire, en surface comme en profondeur, je veux dire qu'elle s'étend à tous les hommes sans exception et à toutes les classes d'hommes ; elle s'adresse à tous les peuples, sans distinction de sang, de sol ni de race, — si race il y a ! — Et elle offre sa doctrine de salut, dans tous les peuples, aussi bien aux ignorants et aux misérables comme les bergers, qu'aux savants et aux puissants comme les Mages.

Et voilà, me semble-t-il, le premier enseignement théologique et philosophique qui se dégage de la fête de l'Epiphanie. C'est la fête de la catholicité chrétienne, le mystère de l'universalité et, s'il se peut, de l'unanimité humaine !

II. — *Mystère de bonté*

L'Epiphanie n'est pas seulement un mystère d'universalité, elle est encore, en second lieu, un mystère de bonté.

1° Cet aspect est tellement essentiel à toutes les œuvres de Dieu qu'il est impossible de ne pas l'y rencontrer. Dieu est bon. C'est l'un des plus intimes de ses attributs. Toute bonté vient de lui. Elle se manifeste dans l'Epiphanie par l'appel des Mages. C'est bien l'image de l'appel divin en général.

Ils ne savaient rien des desseins éternels du Créateur sur les voies du salut par Jésus-Christ. Ils étaient, par leur naissance, par leurs croyances, par leur éducation, par leurs préjugés peut-être, étrangers à la grande promesse messianique dont Israël avait reçu le dépôt. C'est Dieu qui va au devant d'eux. C'est Dieu qui pense à eux, par pure bonté, par condescendance et bienveillance gratuites. Il ne leur devait rien. Il n'avait rien à attendre d'eux. L'Infini n'a pas besoin de notre culte, de nos adorations, de nos louanges. A l'Infini, rien ne manque. Il a en lui-même toute perfection, toute richesse d'être, toute béatitude. Mais par pure bonté, il nous a créés ; par pure bonté, il veut notre bonheur; par pure bonté, il nous a donné son Fils unique ; par pure bonté, il amène, d'un pays lointain, les Mages au berceau du Roi immortel des siècles, et ce berceau est une crèche, dont ils ne pouvaient comprendre la grandeur sans un miracle d'illumination, et ce roi est un faible enfant, dénué de tout, dont la majesté se cachait à tous les regards, mais que l'étoile envoyée aux Mages suffisait à révéler dans sa dignité souveraine.

2° Et ce qui s'est passé pour les Mages, se reproduit constamment au cours des âges. Tous nous avons notre étoile, qui luit dans les cieux et qui n'est faite que pour nous. Cette étoile est l'image de la grâce divine qui nous sollicite, nous assiège, nous attire à Jésus-Christ. Elle s'offre à nous sous mille formes diverses, selon notre tempérament, nos dispositions intimes, nos aspirations secrètes, selon les traits caractéristiques qui constituent notre personnalité. Mais une chose est certaine : c'est que Dieu nous prévient, qu'il nous cherche le premier, qu'il nous appelle avant que nous songions à lui ou à la possibilité même de le rencontrer. Et il nous prévient, par pure bonté, de deux manières différentes : d'une part en nous faisant ce que nous sommes, d'autre part en nous envoyant la grâce qui convient à ce que nous sommes par le don gratuit qui nous a faits.

Expliquons bien cela : c'est le mystère même de notre destinée éternelle. Dieu a appelé les Mages. Pour qu'un appel soit reçu, il faut, en quelque sorte, une correspondance, une harmonie préétablie entre l'émission et la réception. On dirait, en termes techniques, que sans un appareil récepteur, ce serait en vain que l'appareil émetteur lancerait des signaux. Quand un prédicateur parle, comme je le fais en ce moment, il compte sur l'attention, sur la bienveillance, sur la sympathie, sur l'intelligence et la conscience de son auditoire. Les auditeurs font la moitié du chemin et souvent plus, dans cette rencontre de l'enseignement donné et de l'enseignement reçu. Or, c'est Dieu qui est l'auteur à la fois de la nature humaine et de ses aspirations profondes vers l'idéal, et de la grâce qui répond surnaturellement à ces aspirations. C'est donc Dieu qui nous prévient doublement. Il nous a créés sans nous. Il nous a dotés d'aptitudes vers lui-même, il a déposé au fond de nos cœurs, par pure bonté, ces inquiétudes si nobles et si hautes dont S. Augustin a dit, en une phrase que l'on ne répètera jamais assez : « *Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous !* »

Auteur de la nature, auteur de la grâce, auteur de la mystérieuse correspondance de l'une avec l'autre, Dieu fait éclater sa bonté infinie en nous appelant à la foi, à l'amour, à l'union avec lui-même, par Jésus, au moyen de la foi et de l'amour. Et voilà comment le mystère de l'Epiphanie, en tant qu'il est l'image de l'appel universel des hommes à la voie du salut, est un mystère de bonté !

III. — *Mystère de justice*

Mais il est encore, en troisième lieu, un mystère de justice.

1° « Dieu, qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous. » Ce mot est encore de S. Augustin. Et la vérité de cette affirmation se montre avec évidence dans l'ensemble de l'épisode dont nous commémorons aujourd'hui le souvenir.

Quelques jours avant l'arrivée des Mages, — quelques semaines tout au plus, — Marie et Joseph avaient porté l'Enfant Jésus au Temple pour obéir à la loi juive sur les enfants premiers-nés. Et là, ils avaient rencontré un pieux vieillard, un saint de l'Ancien Testament, nommé Siméon, que l'Esprit-Saint avait amené là tout exprès. Et ce vieillard inspiré d'En-haut avait dit à Marie : « Cet enfant sera un signe en butte à la contradiction ! » Et dans cette parole profonde, toute l'histoire de Jésus, non seulement pendant sa vie terrestre, mais encore durant cette vie posthume qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles, se trouvait divinement et surnaturellement résumée. Un *signe de contradiction*, cela dit tout. Si le nom de *Jésus* qui signifie *Sauveur* est une vraie définition, un programme, un abrégé de sa mission unique et incomparable, cet autre mot de Siméon : un « signe de contradiction », est aussi une définition du plan de Dieu à l'égard de son Fils devenu notre Frère. Et cette parole se réalise tout de suite : avant même d'entrer dans sa vie publique, alors qu'il n'est encore qu'un enfant qui vient à peine d'apparaître en ce monde, Jésus est déjà un signe de contradiction.

2° Considérez en effet l'attitude des personnages mis en scène dans ce mystère de l'Epiphanie. Toutes les attitudes possibles de l'homme envers la grâce divine s'y trouvent préformées. Il y a ceux qui obéissent, — ceux qui restent inertes et indifférents, — ceux qui se révoltent et entrent en rage. Mystère de justice, avons-nous dit : l'appel de Dieu opère le discernement des âmes. Chacun se pose ou s'oppose, selon ce qu'il est dans son fond le plus intime. Le vieillard Siméon disait encore : « C'est afin que soient révélées les pensées de la multitude des cœurs ! » Aux regards de Dieu, tout le but de la vie présente est là. Chacun de nous a à dire ce qu'il veut, ce qu'il entend faire, ce qu'il décide à l'égard de Dieu.

a) Il y a des hommes de bonne foi et de bonne volonté, tels que les Mages. Ils étaient bien loin, mais la lumière divine est allée les chercher. Elle ne néglige personne ici-bas et il y a pour tous, sans exception, enseignent les théologiens catholiques, des possibilités divines de salut éternel.

Ils ont vu l'étoile. Ils auraient pu ne pas la regarder et ne pas la voir. Ou bien, l'ayant vue, ils auraient pu la dédaigner, affecter de ne pas la comprendre, de ne pas savoir ce qu'elle leur voulait, ce qu'elle exigeait d'eux, ce que par elle Dieu désirait. Ils ont obéi pourtant. Ils ne se sont pas laissé arrêter par le respect humain. Ils ont surmonté cou-

rageusement l'étonnement de leurs concitoyens, les difficultés de la route, l'ignorance du but à atteindre. Ils n'ont voulu connaître qu'une chose : c'est qu'ils *devaient* partir, c'est que Dieu leur faisait comprendre qu'ils avaient quelque chose et quelqu'un à découvrir. Ils ont obéi à la lumière. Ils ont suivi leur étoile. Ils ont cru que Dieu leur viendrait en aide, au moment voulu et au lieu voulu ; et Dieu a béni leur foi, il a consacré leur courage, il a sanctifié leurs efforts. Nous ne pouvons douter qu'il ait achevé leur illumination, et si les textes sacrés ne parlent plus d'eux dans la suite, nous demeurons convaincus que la route du bonheur éternel leur était désormais ouverte et qu'ils ne l'ont plus perdue de vue jusqu'à leur mort, qui devait être, comme pour tous les élus de Dieu, l'entrée dans la vraie vie.

b) Mais s'ils demeurent les modèles des âmes de bonne volonté, le récit évangélique nous fait voir qu'ils avaient été en contact, en cours de route, avec des âmes d'une toute autre espèce.

C'est qu'auprès des âmes de lumière il y a, parmi les hommes, des âmes de ténèbres. En parfait contraste avec la droiture, la loyauté, le noble idéalisme des Mages, l'Evangile fait apparaître, — sans du reste se permettre la moindre malédiction, la moindre remarque offensante, — la physionomie répugnante et odieuse d'un Hérode. Avec cet homme de ruse, d'hypocrisie, de cruauté et de férocité, nous sommes précisément aux antipodes des Mages. Un Hérode est la honte de l'humanité. Il est le parfait composé de tout ce qu'il y a de plus vil, de plus sauvage, de plus inhumain, de plus infernal au sein de la famille humaine, si étrangement bigarrée et diverse.

Les Mages cherchent l'enfant, mais c'est pour s'incliner devant lui, sans se laisser arrêter ou scandaliser par son dénuement, sa pauvreté, son impuissance. Hérode cherche l'enfant comme les Mages, mais c'est pour persécuter, pour assassiner, pour supprimer, sans se laisser arrêter ou désarmer par cette même pauvreté, ce même dénuement, cette même impuissance qui étaient les attributs inoffensifs du Sauveur du monde.

Et jusqu'à la fin des siècles, il en sera ainsi. Les mêmes traits, dans Jésus et son Eglise, feront l'admiration et l'adoration des uns, la répulsion et la rage des autres.

c) Et entre les deux extrêmes, entre les Mages et leurs imitateurs d'une part, et Hérode et ses émules d'autre part, il y a place pour l'orgueil dédaigneux des scribes et des savants interrogés par Hérode, pour l'indifférence de la foule plongée dans les soucis de la matière, pour la crainte, pour la lâcheté, pour l'ambition, pour toutes les passions humaines aux prises avec la grâce divine.

3° Ainsi, autour de Jésus, dès l'Epiphanie, et dans toute la suite des âges, s'opère la séparation que le jugement dernier n'aura plus qu'à constater et à confirmer. Tel est le jeu de la liberté humaine en face des appels divins.

Dieu commande, Dieu insiste, Dieu presse les hommes. Mais il respecte leur indépendance, leur liberté et, comme l'on dit parfois d'un terme prétentieux, leur « autonomie ». Seulement, c'est à nos risques et périls que nous faisons notre choix. C'est toujours à Dieu que restera le dernier mot. Il est métaphysiquement impossible qu'il en soit autrement. Dieu ne peut pas abdiquer. Il n'y a, en dehors de lui, ni sagesse, ni bonté, ni raison, ni bonheur, ni vérité, ni justice, ni sainteté. Il est l'Etre ; et en dehors de l'Etre, rien ne peut ni exister, ni agir, ni se soutenir. Ce n'est qu'en lui et par les voies qu'il nous a tracées que nous pouvons réaliser notre immortel destin, qui est d'être associés à sa gloire infinie et de trouver en lui toute béatitude.

Que nous le voulions ou ne le voulions pas, il est le Créateur et nous sommes ses créatures. Nous pouvons être tout par lui, et en nous éloignant de lui nous perdons tout.

* *

Nous avons entrepris, vous disais-je en commençant, de dégager la théologie et la philosophie de la fête de ce jour. M. f., il vous est aisé de voir, par cet exemple, la profondeur de la religion chrétienne. Elle nous conduit par toutes les avenues à l'Infini et à l'Eternel. Que l'on prenne n'importe quel mystère de la vie ou de la mort du Christ, on aboutit logiquement partout au même sommet d'où se découvre toute la destinée humaine.

Mais ce qui est vrai des autres mystères est particulièrement vrai de celui de l'Epiphanie, et ce qui doit ici accroître notre admiration, c'est que Jésus n'y est encore que tout petit enfant, qu'il n'y ouvre pas la bouche, qu'il n'y fait même aucun geste discernable, et que, malgré ce silence apparent et cette impuissance extérieure, il trouve moyen de nous livrer déjà tous les grands enseignements de son Evangile.

L'Epiphanie, ai-je dit, est un mystère *d'universalité*. Tout l'Evangile sera orienté vers cette universalité. Il sera donné à tous les hommes. Il sera la condamnation de tout racisme étroit et aveugle.

L'Epiphanie est un mystère *de bonté*. Tout l'Evangile sera la révélation de cette bonté de Dieu envers les hommes, de cette sollicitude divine pour notre salut, de ce don divin de l'amour infini qui s'est traduit par la venue du Fils de Dieu parmi les ombres de la terre, par la rédemption sur la Croix, par le don de l'Eucharistie.

L'Epiphanie enfin est un mystère *de justice*, et tout l'Evangile est là pour attester qu'autour de Jésus il faut prendre parti. La neutralité est impossible. « Qui n'est pas avec moi est contre moi, » dira Jésus. La justice de Dieu est constamment à l'œuvre parmi nous. Les grâces s'enchaînent les unes aux autres. Celui qui suit son étoile, recevra, au temps voulu, les clartés nécessaires, même si, un instant, l'étoile a paru se voiler ou se dérober. Dieu n'abandonne jamais avant d'être abandonné le premier ! C'est là un axiome de la théologie catholique. Mais si les grâces s'enchaînent, les infidélités aussi s'engendrent les unes les autres. On commence par une légère déviation. A tout instant, on pourrait s'amender. Si on ne le fait pas, on s'endurcit toujours davantage et l'on fait soi-même son destin, pour l'éternité.

Telles sont les graves leçons qui ressortent de la fête de l'Epiphanie. Puissions-nous les comprendre et ne plus jamais les oublier ! Ainsi soit-il.

II

FOI ET AMOUR AU CHRIST JÉSUS

Et procidentes adoraverunt eum.

Ils tombèrent à genoux et l'adorèrent. (Mt., II, 11).

Mes bien chers frères,

Un acte de foi et un acte d'amour, voilà ce que font les Mages, en se prosternant aux pieds de l'Enfant Jésus.

Oh ! qu'il est beau de voir ces hommes que tout rendait vénérables, leur âge, leur science, leur nom, leurs titres, leur caractère, de les voir incliner leurs fronts et ployer leurs genoux devant ce petit enfant couché sur la paille de la crèche, saluant en lui leur Roi et leur Dieu, lui donnant à jamais, avec la dîme de leurs trésors, les plus nobles sentiments de leurs âmes !

Un acte de foi et un acte d'amour, voilà, me semble-t-il, ce que Notre-Seigneur attend de nous en cette fête de l'Epiphanie et ce que je vous demande de faire, en vous unissant aux rois Mages, — et un acte de foi d'autant plus sincère que Notre-Seigneur est plus méconnu, et un acte d'amour d'autant plus ardent que Notre-Seigneur est plus oublié et plus méprisé.

Et pouvons-nous mieux entrer dans l'esprit de ces fêtes chrétiennes qui se succèdent de semaine en semaine, que par ce double acte de foi et d'amour ? Tout, dans les mystères célébrés, ne nous rappelle-t-il pas les titres de ce divin Maître et Sauveur à l'hommage souverain de notre raison et de notre cœur ?

I. — *Un acte de foi*

En cette solennité de l'Epiphanie, je vous demande, ô m. f., de faire, avec les rois Mages, un acte de foi en Notre-Seigneur, et un acte de foi d'autant plus sincère que Notre-Seigneur est plus méconnu.

Oui, la méconnaissance de Jésus-Christ est un des signes caractéristiques de notre époque. Les esprits sont possédés, dirait-on, de la rage de démolir les croyances comme les institutions du passé. Triste symptôme que celui-là ! Les siècles de négations ont toujours été des siècles de ruines. Les grandes périodes de l'histoire sont celles où l'on affirme. Affirmer en effet, c'est là la grande puissance de Dieu et le signe de la vérité. Nier, c'est la force ou plutôt l'infirmité de Satan et l'indice de l'erreur.

Toutes les œuvres de Dieu sont une affirmation. L'action créatrice n'est qu'un *oui* magnifique et fécond, un *oui* jeté au sein du silence infini et du néant, qui s'anime aussitôt : *Fiat ! Fiat !*

Toutes les œuvres de Satan sont une négation. Son premier cri de révolte qui dépeupla les cieux et dévoya l'humanité fut une négation : « *Non serviam,* je ne servirai pas ! » — « *Nequaquam,* ce que Dieu vous a dit n'est pas vrai. »

Fille de Dieu, la vérité est toujours affirmative, et à ce seul signe, je reconnais l'Eglise catholique comme divine. Elle affirme ; elle dit : « Cela est. » Fille de Satan, l'erreur n'a qu'un langage, celui de la négation, et cela seul me rend suspecte l'impiété et tous les systèmes contemporains qu'elle a essayé de bâtir. Ils ne savent que nier et dire : « Cela n'est pas. »

Comment Notre-Seigneur aurait-il échappé à l'audace de ces négateurs ? Centre de toute vérité, soleil illuminateur des esprits, maître des hommes, en possession de leur foi depuis tant de siecles, pivot de toutes les institutions morales, ces titres le désignent aux premières attaques. Que cela, m. f., n'étonne ni n'ébranle votre foi ; en réalité, c'est un signe de la supériorité et de la divinité de notre Christ Jésus. On ne le nierait pas, si on ne le craignait pas, si on ne le sentait si fort, si on n'abhorrait pas en lui le Maître. On l'a donc nié, lui, ses enseignements, ses miracles, ses lois, son œuvre, ses titres et ses droits.

Et nous, qu'avons-nous à faire, au milieu de ces contradictions et comme contre-partie de toutes ces négations ?

M. f., regardez ces hommes qui arrivent du fond de l'Orient, afin de rendre hommage au Christ naissant. Quelle foi ! Elle n'a pas une hésitation. Ils ont vu son étoile ; ils ont reconnu le signe de Dieu qui se révèle. Ils ont cru et ils sont venus. Ce sont des savants et des grands de la terre. Mais ils ont la foi simple des pasteurs de la Judée ; ils ne font pas d'objections ; ils ne s'embarrassent pas de difficultés secondaires ; ni la pauvreté, ni l'abandon, ni l'anéantissement où ils trouvent celui qu'ils cherchent ne les choque ; la solitude faite autour de son berceau ne les scandalise pas. Qu'importe que la foule ne croie pas ! Eux, ils croient en cet enfant. Ils croient qu'il est leur maître, leur roi, le Messie promis. Ils se prosternent aux pieds de ce nouveau-né et ils adorent. *Procidentes adoraverunt eum.* C'est leur acte de foi, et il dit hautement l'adhésion la plus sincère et la plus profonde de leur intelligence à la Vérité qui vient de se révéler.

Que cette foi, ô m. f., soit la nôtre et que ce soit notre réponse à toutes les apostasies dont Notre-Seigneur est l'objet !

Oui, croyons, nous aussi, mais comme eux, d'une foi simple et convaincue, comme si nous voyions de nos propres yeux le Christ Jésus là vivant, glorieux, tel qu'il fut dans sa crèche, tel qu'il est sur son trône céleste, — d'une foi qui n'admet aucune hésitation dans notre esprit et qu'aucune objection ne peut troubler ni obscurcir.

Croyons, nous aussi, mais comme eux, d'une foi sincère, pure de toute considération humaine, non pas par politique, par bienséance, par convenance ou entraînement, mais par conviction personnelle et par des motifs supérieurs et surnaturels.

Croyons, nous aussi, mais comme eux, d'une foi absolue, intégrale, qui ne retranche rien dans l'Evangile, qui ne corrige pas le Symbole, qui n'amoindrit pas la vérité, qui prend le Christ Jésus tel qu'il est venu parmi nous sur la terre, — d'une foi qui accepte tout ce qu'a dit le divin Maître et tout ce qu'enseigne son Eglise et comme elle l'enseigne.

Croyons, nous aussi, mais comme eux, d'une foi vaillante, généreuse jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'abnégation de nos idées trop personnelles, jusqu'à l'oubli de nos intérêts trop humains, jusqu'à l'effacement le plus complet de nous-même.

Quand toutes les âmes sont dans le plein épanouissement d'une fête comme celle-ci, ce n'est pas l'heure de discuter ni de raisonner ; mais c'est l'heure d'adorer, d'affirmer triomphalement tous ensemble notre foi au Christ. Faisons-le, ô m. f., avec les Mages, et mettons dans cette protestation toutes les énergies de nos convictions et tout l'amour de notre cœur !

Notre siècle a la prétention de s'appeler le siècle de l'incrédulité. Il a juré, dirait-on, de ne rien laisser debout de l'édifice catholique. Eh bien ! nous ne serons jamais par ce côté-là les enfants du siècle, dussions-nous passer pour arriérés et rétrogrades ; et quand ce mouvement d'opinion antichrétienne s'accentuerait encore, ni ce que les autres font, ni ce qu'ils peuvent dire de nous, rien ne pourra déraciner notre foi, plantée dans nos âmes comme un chêne vigoureux.

O Christ Jésus, on nie votre personnalité divine. On nous dit, avec une politesse blasphématoire, que vous n'auriez été qu'un sage comme Socrate, un juste comme Aristide, un réformateur comme Moïse, faux

respects qui servent à mieux masquer les coups portés à votre mission divine. Nous n'en serons pas les dupes. Non, non, on ne vous découronnera jamais à nos regards de vos titres et de vos droits. Pour nous, vous êtes et vous resterez le Fils du Dieu vivant et immortel, le Maître divin de la vie et de l'éternité.

O Christ Jésus, on nie votre doctrine. On nous dit que votre Evangile n'est qu'un livre humain et qu'il a fait son temps. Il y en a même de plus hardis qui, par la plus odieuse des assimilations, joignent votre nom aux noms des imposteurs qui ont séduit l'humanité. Nous, nous protestons avec une sainte colère dans l'âme. Nous, nous croyons que vous êtes la Sagesse infinie, venue pour nous révéler la vérité ; nous croyons que vos paroles sont la vraie lumière de l'esprit humain et que l'on n'est jamais plus raisonnable qu'en soumettant sa raison à vos enseignements.

O Christ Jésus, on nie votre morale, votre grâce, vos sacrements ; ce seraient des pratiques puériles et superstitieuses. Mais nous, nous voulons obéir aux commandements de votre Evangile. Pleins de foi dans vos promesses, nous voulons recevoir vos sacrements, nous voulons vous demander le pardon de nos fautes, nous voulons venir à la Table sainte comme à la source de la vie, sans crainte et sans respect humain.

O Christ Jésus, on nie vos droits comme ceux de votre Eglise. On veut la réduire à n'être plus qu'une vulgaire institution comme celles que fondent les hommes. On cherche à la spolier de ses privilèges et à enchaîner son action. On nous dit de déserter ses rangs sans avenir. Mais nous, reconnaissant dans votre Eglise l'œuvre de vos mains, sachant que sa mission comme la vôtre est divine, nous respecterons toujours son autorité, nous obéirons toujours à ses lois, nous défendrons toujours ses droits, nous l'aiderons toujours dans ses œuvres, et nous nous ferons toujours une gloire de marcher sous son étendard.

O Christ Jésus, on nie vos autels et votre croix. Cette croix, on l'a proscrite de partout, car sa vue importunait ceux qui l'avaient reniée. Ces autels, on a voulu en jeter sur le sol les pierres sacrées brisées en mille fragments. Mais nous, nous agenouillant devant votre croix et devant vos autels, baisant avec amour vos mains et vos pieds cloués sur le gibet, adorant votre présence dans le tabernacle, montrant à tous la croix et l'autel comme un instrument de grâce et un signe de salut, comme le symbole et le rempart de nos traditions religieuses, comme les objets les plus chers de notre vénération, nous dirons plus haut que jamais : « *Credo !* Je crois ! » C'est du fond de nos poitrines plus encore que de nos lèvres que s'échappera, sincère, ému, vibrant, cet acte de foi, et s'il fallait le signer de notre sang, nous n'hésiterions pas. Nous garderons inviolable la foi de notre baptême, cette foi au Christ Jésus, qui est la force de la vie, la consolation de la mort et le gage de l'éternité.

II. — *Un acte d'amour*

M. f., après un acte de foi, ce que je vous demande encore de faire avec les Mages en cette fête de l'Epiphanie, aux pieds de Notre-Seigneur, c'est un acte d'amour, et un acte d'amour d'autant plus généreux que Notre-Seigneur est plus oublié.

Hélas ! oui, il est oublié, traité en indifférent, lorsque ce n'est pas en ennemi. Sauveur des hommes et leur meilleur ami, il a tous les droits à leur gratitude, tous les titres à leur amour. Et combien d'êtres humains naissent et grandissent, vivent et achèvent une existence plus que demi-séculaire, sans que le souvenir du Christ Jésus éveille en leur cœur aucune palpitation ! Ils ont désappris ou n'ont jamais connu le chemin de l'église ; leurs genoux, plus raides que des barres de fer, ne savent pas se plier devant un autel ; leurs lèvres sont comme celles des statues de pierre, quand il faut articuler les syllabes de son nom béni. Ils se lèvent le matin, et ils se couchent le soir, sans remercier leur Créateur du repos de la nuit, ni des bienfaits de la journée.

Dans je ne sais combien de foyers, le regard du visiteur chrétien cherchera en vain au mur, d'où il semblerait présider aux destinées de tous, le crucifix, symbole de l'antique foi en Jésus-Christ Rédempteur.

Voici le dimanche qui se lève. C'est le jour du Seigneur. Les cloches jettent à tous les échos un appel à l'adoration, au saint sacrifice. Les hommes restent sourds et insensibles. Que de vides dans nos églises ! J'en franchis le seuil et je compte les adorateurs du Christ... Oh ! que le chiffre en est restreint, surtout si je le compare au flot humain qui passe, désœuvré, devant le portail et qui s'en va à travers les rues, oublieux de son Sauveur !

Et nous, m. f., nous, chrétiens fidèles, qu'avons-nous à faire ?

Ce que firent les Mages, quand ils arrivèrent devant Notre-Seigneur enfant.

Plus ils voient cet enfant divin pauvre et délaissé dans son étable, plus ils s'empressent autour de lui, désireux, dirait-on, de l'enrichir en se dépouillant de leurs trésors et de lui faire, à ce souverain exilé, une cour d'amis, peu nombreux peut-être, mais aimants et dévoués à toute épreuve. Ils donnent donc ce qu'ils ont de plus précieux et de plus exquis : de l'or comme à leur Roi, des parfums comme à leur Dieu.

Mais ces présents ne sont que le symbole d'un autre don plus riche et plus agréable au Sauveur, le don d'eux-mêmes et de leur amour, cet or du cœur, ce parfum qui s'exhale comme l'encens d'une âme ardente.

Et voilà également l'or et l'encens qu'il nous faut offrir à Notre-Seigneur : un cœur aimant, afin que plus il est indifférent aux autres, plus il soit aimé de nous.

Oh ! non, Christ Jésus, ne vous plaignez plus d'être repoussé de toutes parts comme jadis à Bethléem ; ne vous plaignez plus de rester solitaire, comme dans votre pauvre étable ; car voici qu'autour de vous, à la suite des Mages, je vois se presser des amis fidèles. Peut-être ne sont-ils pas le nombre, mais ils sont et ils seront le dévouement sans partage et la fidélité sans retour. Et en ce moment, si leurs bouches sont muettes par respect et par crainte, leur attitude parle assez haut et dit leurs sentiments, et vous, mon Dieu, qui lisez au fond des consciences, vous savez que je ne suis pas menteur et que je ne me trompe point, quand j'affirme que ces fidèles vous aiment !

Aimer le Christ Jésus, est-ce donc là un de ces sentiments qu'il soit besoin de préciser ou d'exciter ? Cet amour ne doit-il pas être aussi naturel à nos cœurs qu'il est naturel à l'enfant d'aimer sa mère ? Ne sentons-nous pas que nous sommes rattachés par toutes les puissances de notre être régénéré au Christ Jésus, qui est mort pour nous sur la croix et qui est devenu le centre d'attraction de toutes les âmes ?

M. f., s'il vous reste quelque chose de chrétien, n'en-

tendez-vous pas, comme je l'entends moi-même, là, à votre cœur, une voix plus éloquente et plus douce que toutes les paroles humaines, qui vous dit qu'il faut aimer le Christ, notre Sauveur ?

Qu'est-ce qu'un chrétien qui ne ressentirait pas en son cœur cet amour du Christ ? Qu'il soit anathème ! dirait S. Paul. Que la terre s'ouvre sous ses pas et l'engloutisse tout vivant, car il n'est pas digne de vivre, celui qui n'aime pas le Christ Jésus !

Ainsi donc, m. f., notre amour, voilà ce que Notre-Seigneur attend de nous aujourd'hui. Il pourrait, certes, s'emparer par force de notre cœur et en disposer en maître. Mais il préfère le tenir librement de nous ; et ce serait tant pis pour nous, si nous étions assez avares ou assez étourdis pour lui refuser cette offrande de notre amour.

Après tout, ce n'est pas pour lui qu'il nous demande ce cœur si fragile, si égoïste, si inconstant, si peu digne d'affection. Il nous le demande pour le rendre heureux, parce qu'il ne peut pas l'être sans lui. Il nous le demande pour l'embellir de ses grâces et l'enrichir de ses dons. Il nous le demande pour le purifier de ses défauts, pour l'agrandir et l'ennoblir au contact du sien.

M. f., j'aime à prêcher cet amour du Christ Jésus, — encore que ce langage ne trouve pas toujours un écho dans les âmes matérialisées de notre époque, et qu'il puisse sembler trop mystique à notre siècle utilitaire. Mais pourrions-nous dire autre chose, je vous le demande, nous, les apôtres du Christ, nous dont les lèvres n'ont été consacrées que pour porter à toutes les âmes le nom et l'amour de notre Sauveur ?

Et jaloux de voir cet amour, comme un violent incendie, se propager et tout embraser, je voudrais que puissance me fût donnée sur mes semblables, sur vous, sur tous les citoyens de mon pays, sur tous les enfants de ma patrie, pour les amener tous, à la suite des Mages, aux pieds du Christ Jésus. J'ouvrirais, si je le pouvais, leurs cœurs et j'en ôterais tous les coupables appétits, toutes les affections désordonnées, tous les instincts égoïstes. J'y ferais régner le seul amour qui soit capable de combler le cœur humain et qui réponde pleinement à ses plus nobles aspirations : l'amour du Christ Jésus, l'amour de Dieu fait homme !

* *

M. f., si jamais vous trouvez un objet plus digne de votre affection que le Christ Jésus, le Dieu de la crèche et de la croix, si le monde vient vous offrir des satisfactions plus délectables que celles que l'on goûte en lui, des fêtes plus saintes que celles de ses sanctuaires, je le dis bien haut, parce que je ne crains pas que l'épreuve tourne contre mon divin Maître : je consens alors à ce que vous partagiez votre cœur ; je vous permets de vous reprendre après vous être donnés à Lui.

Mais pour moi, qui ai beaucoup vécu, je ne sais rien qui puisse être préféré à Jésus-Christ et à son amour. Je ne puis prononcer ce nom de Jésus sans que mon cœur tremble d'émotion. Je me sens attiré d'instinct vers lui ; je ne puis passer devant sa croix sans que tout naturellement mon front s'incline. Lorsque sa belle et majestueuse figure, unique entre toutes celles dont l'histoire a gardé les traits, se dessine à mon souvenir et m'apparaît comme une vision rayonnante de beauté et de bonté, je suis ravi et captivé, et je ne puis que joindre les mains en murmurant : « Oui, ô Christ Jésus, je vous aime et je veux vous aimer toujours davantage ! »

Tout possédé de cet amour, ne regrettant rien de ce que j'ai pu lui sacrifier, je veux redire avec les Mages aux pieds de l'Enfant-Dieu le mot de l'Apôtre qui traduit nos sentiments à tous : « Qu'est-ce donc qui pourra jamais nous séparer de l'amour du Christ ?... Oui, quoi ?... Serait-ce la tribulation, les épreuves de la vie ? Mais n'est-ce pas dans le creuset de la douleur que l'amour se purifie et se dégage de tout alliage ?... Serait-ce la persécution, les menaces des impies, les tyrannies de l'opinion ? Mais n'est-ce pas aux prises avec le respect humain et dans les vexations que s'affirme plus puissant l'amour du Christ Jésus ?... Serait-ce la pauvreté avec ses privations, ou la faim avec ses tortures ? Mais n'est-ce pas une infinie richesse que de posséder dans son cœur ce trésor : l'amour du Christ Jésus ?... Serait-ce la vie avec ses joies et ses séductions ? Mais que serait la plus fortunée et la plus heureuse des existences sans l'amour du Christ Jésus ? Vivre sans lui, est-ce encore vivre ?... Serait-ce la mort avec ses épouvantes et ses séparations ? Mais la mort n'est que l'instant heureux où le voile se déchire, où les entraves tombent, où l'âme fidèle voit enfin Celui qu'elle a tant cherché et qu'elle a tant aimé...

« Oui, je suis au Christ Jésus, et rien ni personne ne pourra me détacher de lui. Je suis, je veux être au Christ Jésus pour toujours ! » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

IX

L'ACTION CATHOLIQUE ET L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

Il ne s'agit pas pour nous, m. f., de démontrer toute l'excellence et l'urgente nécessité d'un enseignement chrétien. Nous en sommes tous persuadés. S'il ne nous est pas possible d'en user toujours, par suite de certaines circonstances, nous le regrettons. Et nous savons tous que S. S. Pie XI, le pape de l'Action catholique, a écrit sur l'Education chrétienne sa remarquable encyclique *Divini illius Magistri*, il y a neuf ans déjà.

Ce que nous voudrions, c'est montrer comment la collaboration des fidèles à cette œuvre d'enseignement de l'Eglise est une tâche d'Action catholique, au même titre que l'enseignement du catéchisme.

I. — *Le maître chrétien*

Ce maître ou cette maîtresse, que nous connaissons bien, à qui nous confions nos enfants, que font-ils auprès d'eux, sinon ce que l'Eglise elle-même désirerait faire ? Certes, ils leur apprennent ce qu'il faut de science humaine pour pouvoir ensuite conduire une vie honnête, fonder un foyer, exercer une profession. Mais déjà, dans cet enseignement, ils orientent la pensée de l'enfant vers l'Au-delà. Tout, pour le maître vraiment chrétien, est une occasion de parler de Dieu et de notre destinée : l'histoire, les sciences, la géographie, la littérature.

Si l'on y ajoute que, la plupart du temps, ces éducateurs enseignent également à nos enfants la morale, et même le catéchisme, il sera facile de voir que leur tâche est en tous points semblable à celle de l'Eglise.

Or, ces maîtres sont des laïcs. Ne répondent-ils pas pleinement, dans ce cas, à la définition même que nous avons donnée de l'A. C. : « participation du laïcat à l'apostolat de la hiérarchie » ? Nous répondrons *oui* ; nous affirmerons sans hésiter que nos maîtres chrétiens sont, au premier chef, des apôtres de l'A. C., et que c'est là ce qui fait la grandeur de leur tâche si souvent obscure, ingrate, délicate.

S'il en est ainsi, pourquoi ne pas lancer, plus fort que jamais, l'appel en faveur de la vocation de maître chrétien ? Tant de jeunes gens, de jeunes filles qui rêvent de consacrer leur vie entière à l'A. C., ne se doutent pas qu'une tâche aussi belle les attend. S'ils le comprenaient mieux ! s'ils se persuadaient que là, autant et même plus qu'ailleurs, ils pourraient goûter à cette joie inégalable d'être dans la vraie voie, d'être intimement associés aux soucis, aux inquiétudes apostoliques de la hiérarchie !

Il faut pour cela créer une ambiance favorable. Et c'est là un premier aspect de notre rôle, m. f., et qui nous fera participer nous-mêmes à cette A. C. Encourager, guider nos enfants dans cette voie, si elle convient à leurs aptitudes. Et si nous n'avons pas d'enfants à offrir pour cet apostolat, soutenir de notre sympathie ceux qui s'y engagent. Nos maîtres chrétiens ont, d'autre part, besoin d'être soutenus par la foule des fidèles, que ceux-ci soient ou non chargés de famille. Les attaques contre eux ne manquent pas. Les aider à y répondre ou à leur résister doit être pour nous un devoir.

Ainsi, participer soi-même à l'œuvre de l'enseignement chrétien, y encourager ses enfants, soutenir de sa sympathie le recrutement des maîtres ou soutenir devant l'opinion publique ceux qui sont en exercice, voilà déjà bien des manières de collaborer, de près ou de loin, à une action catholique authentique.

II. — *L'école chrétienne*

Mais, si dévoués qu'ils soient, le maître ou la maîtresse ne font pas à eux seuls toute la besogne. Ils sont les animateurs d'une institution qui a sa vie propre : l'école chrétienne elle-même.

Aider au recrutement des maîtres, c'est bien. Favoriser par tous les moyens la marche même de l'école, c'est encore mieux.

C'est un devoir pour les parents, d'abord. Tant qu'ils ne font que s'inquiéter du sort de leurs propres enfants, on ne peut dire qu'ils collaborent à l'A. C. Ils remplissent tout simplement leur grand devoir de responsables de l'âme de ceux qu'ils ont appelés à la vie. Mais en aidant l'école à remplir son rôle, ce n'est pas seulement à leurs propres enfants qu'ils rendent service, c'est à ceux de toutes les autres familles, dont certaines, hélas ! seront souvent négligentes de leur propre devoir.

Quand des époux chrétiens prennent un peu de leur temps, même de leurs ressources, pour faire vivre une Association de Parents d'Elèves, n'aident-ils pas l'école à être bienfaisante envers tous les enfants qui la fréquentent ?

Quand des anciens élèves constituent entre eux une Amicale, qui empêchera les liens noués autrefois de se desserrer, qui offrira aux jeunes élèves sortant de l'école un cadre d'amis sûrs, qui enfin prendra en main devant l'opinion le sort de l'école elle-même, lui assurant des sympathies pour son recrutement, pour le placement de ses élèves sortants, n'y a-t-il pas également dans ce geste quelque chose d'extrêmement utile à l'Eglise, et qui peut être à bon droit qualifié d'Action catholique ?

Une école, c'est plus qu'un assemblage provisoire d'enfants et de maîtres, surtout lorsqu'il s'agit d'une école qui veut être chrétienne. Il faut qu'elle devienne comme une grande famille, au sort de laquelle chacun se trouve intéressé. Elle ne fera du bien que dans la mesure où petit à petit elle créera ses traditions, où les nouveaux venus sentiront qu'ils entrent dans un organisme ancien, éprouvé, fort des sacrifices d'un grand nombre.

Tout ce que les chrétiens d'une paroisse peuvent faire pour aider de mille manières ces traditions à se créer, à vivre, à se développer, pour maintenir très haut le renom des écoles où vont leurs enfants, est une tâche d'Action catholique. C'est le Saint-Père lui-même qui le dit : « Tout ce que font les fidèles pour promouvoir et défendre l'école catholique destinée à leurs fils est une œuvre proprement religieuse, et, partant, devient un devoir essentiel de l'Action catholique [1]. »

III. — *Problème national*

Mais il est impossible de résoudre vraiment ce grand problème de l'école chrétienne si chaque chrétien se limite à ce qui est proche de lui, à l'école de sa paroisse, de sa ville.

Déjà, les simples questions financières, si lourdes, que pose l'existence d'un enseignement libre, obligent le diocèse à prendre en charge l'organisation générale d'un budget. Et le laïc d'A. C. qui s'intéresse à l'école chrétienne doit se poser le problème sur ce plan diocésain.

Il y a plus : c'est une question nationale qui est en jeu. Dans notre pays, où l'Etat laisse entièrement à la charge des particuliers le souci de faire vivre les écoles qui ne sont pas officielles, il faut que les diocèses eux-mêmes concertent leur action et s'entendent pour des campagnes communes.

Un premier objectif d'action sera de surveiller les lois ou décrets qui paraissent journellement, afin de prendre garde que la liberté si précieuse d'enseigner ne soit pas indirectement amoindrie ou annihilée. A propos de tout : d'examens officiels, d'éducation physique, de contrôle médical, d'orientation professionnelle, l'enseignement libre pourrait être pratiquement évincé. Veiller à ce qu'il n'en soit rien est une tâche d'A. C.

Autre objectif : faire accepter petit à petit par l'opinion, et grâce à elle par les pouvoirs officiels, que l'Ecole libre est un service public, qui à ce titre devrait être régulièrement rétribué. Outre que cette rétribution devient de plus en plus une nécessité, elle ne sera que la reconnaissance d'un fait réel.

Enfin, nul n'ignore que nous vivons toujours, dans notre pays, sous un régime d'exception qui ne permet pas à des religieux d'enseigner. Là aussi, lutter pour réclamer ce droit, c'est faire d'une pierre deux coups : assurer à nos écoles un personnel enseignant qui viendra aider celui qui, actuellement, se tue à la tâche, et en même temps obtenir la pleine reconnaissance de leur valeur pour des hommes qui n'avaient qu'un seul tort, celui de vouloir aimer Dieu et leur prochain plus complètement.

* *

Voilà donc un des premiers devoirs qui s'offrent à nous, m. f., si nous voulons être des membres actifs de l'A. C. Peut-être l'accomplissions-nous déjà, sans avoir conscience de faire une chose si grande ? Dans ce cas, remercions Dieu, et promettons-lui, pour rester d'A. C., d'être toujours fidèles aux directives que la hiérarchie nous donnera sur ce point.

Et si nous nous étions désintéressés de cette question, sous prétexte que n'ayant pas d'enfants, elle n'était pas pour nous, examinons loyalement si nous ne pourrions faire plus, et si, nous qui cherchons si loin comment travailler à l'extension du royaume de Dieu, nous ne pourrions pas profiter de ce qui est en quelque sorte à portée de notre main.

---

[1] Encyclique *Divini illius magistri* sur l'Education chrétienne, 31 décembre 1929.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LV

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS

Chronologiquement, l'Epître aux Romains n'est certainement pas la première qui ait été composée par S. Paul. Mais la tradition de l'Eglise, au moins depuis S. Augustin, s'est habituée à classer les lettres du grand Apôtre, non pas d'après l'ordre des dates, mais suivant des considérations toutes différentes. On ne saurait mieux faire que de se conformer à cet usage, d'autant plus vénérable qu'il a été confirmé par l'autorité du Concile de Trente. Et voilà pourquoi nous suivrons, au cours de ces études, l'ordre que l'Eglise catholique s'est accoutumée à observer.

I

Les circonstances qui poussèrent S. Paul à adresser aux Romains la lettre magnifique dont nous allons résumer la substance, méritent d'être signalées, ne serait-ce que pour bien situer le texte dans son cadre et pouvoir ainsi mieux en apprécier l'importance.

Il est certain, et c'est l'avis de tous les Pères, que la première communauté chrétienne à Rome doit son origine, non pas au Docteur des nations, mais à S. Pierre lui-même qui, en qualité de Chef suprême de l'Eglise, tenait à juste titre à prendre possession dans la capitale de l'Empire, pour y établir définitivement son Siège. Toutefois le Prince des Apôtres, qui tenait avant tout à ce qu'arrive le règne de Dieu, ne pouvait se froisser qu'un de ses collaborateurs appuyât par sa doctrine la Vérité qu'il enseignait lui-même. De nos jours encore, n'est-il pas courant que les évêques, les curés, recourent à des Ordres religieux, à des prédicateurs missionnaires, pour stimuler la ferveur de leur troupeau ? D'ailleurs, aux premiers jours de l'Eglise, les juridictions ecclésiastiques n'étaient pas aussi strictement limitées qu'actuellement, et il n'y a donc pas lieu d'être surpris si deux apôtres ont travaillé simultanément à l'évangélisation du même territoire.

Or S. Paul, l'éternel voyageur du Christ, avait précisément en vue de vastes pérégrinations. Depuis à peu près quatorze années, il avait exercé son action dans l'Orient. Il se proposait, comme il l'indique, de se rendre d'abord, une fois de plus, à Jérusalem, mais il rêvait d'aller ensuite jusqu'aux frontières occidentales du monde alors connu, pour annoncer l'Evangile à l'Espagne. Ce projet devait l'amener à passer par Rome, et l'occasion était trop belle pour qu'il n'essayât pas, au passage, de semer du bien dans cette grande ville. Seulement son séjour dans la Cité souveraine devait être forcément assez court, et voilà pourquoi il jugea opportun de se faire connaître à l'avance afin de pouvoir accomplir plus facilement son œuvre de salut, lorsqu'il se trouverait au milieu des Romains.

Il profita d'une occasion pour envoyer son épître à ceux à qui elle était destinée. Une pieuse diaconesse, Phœbé, se trouvait alors à Cenchrées, dans la banlieue de Corinthe, où Paul résidait à ce moment. Comme cette personne devait se rendre dans la capitale, ce fut elle qui se trouva chargée de porter aux chrétiens de la Ville éternelle le précieux manuscrit qui résume si admirablement le dogme et la morale du Christ. Cela se passait dans les premiers mois de l'année 59, ou vers la fin de l'hiver 56-57.

Les gens qui devaient lire cette Epître étaient d'origines fort diverses. Il y avait certainement parmi eux un certain nombre de Juifs, descendants des anciens captifs amenés par Pompée, et qui peu à peu étaient parvenus à conquérir la liberté. Mais la majeure partie de la chrétienté romaine se composait d'éléments autochtones, qui avaient entendu parler de la religion nouvelle et qui avaient généreusement abandonné leur paganisme voluptueux et facile, pour suivre les austères règles de la foi, mais « qui se montraient un peu raides envers ceux parmi lesquels l'Apôtre se comptait par le sang » (P. Lagrange).

Sans négliger complètement les autres, c'est à ces convertis de la gentilité que Paul s'adresse principalement. Il s'évertue d'abord à leur démontrer les bases de leur croyance, à leur prouver que l'œuvre de justification ne peut s'accomplir que par le Messie. Puis il leur résume les règles essentielles de conduite qui devront désormais régir leur conduite pratique. Ainsi préparée par la lecture et la méditation de ces pages, la prédication de l'Apôtre sera infiniment plus efficace, lorsqu'il pourra enfin se trouver au milieu d'eux et leur commenter verbalement les principes sur lesquels il les a déjà invités à réfléchir.

De ce que nous venons de dire, il faut se garder de conclure que l'Epître aux Romains n'est qu'une sorte de lettre de circonstance. Au contraire, sa portée est infiniment plus générale : comme la doctrine divine qu'elle expose, elle embrasse tous les espaces et toutes les époques. Elle est aussi bien d'actualité pour nous que pour les contemporains de Néron. L'Apôtre a simplement choisi une circonstance opportune pour promulguer quelques-unes des maximes d'éternité.

II

Après s'être présenté, en un bref prologue, à ses lecteurs qui sont aussi ses fils spirituels, et après les avoir salués au nom du Christ, S. Paul aborde la première partie, la partie strictement dogmatique, de son ouvrage. Il part de cette triste constatation que le monde est horriblement corrompu. Le tableau qu'il trace des vices du paganisme et des crimes des Juifs est d'un extrême réalisme. Mais ce n'est pas pour se complaire à ces tristes réalités qu'écrit l'Apôtre. Du fait que le monde est coupable, il conclut à la nécessité d'une justification, d'une purification surnaturelle, faute de laquelle l'univers serait irrémédiablement perdu.

Que cette régénération soit possible, cela est démontré par l'exemple d'Abraham qui fut agréable aux yeux de Dieu non pas spécifiquement parce qu'il avait subi la circoncision ou accompli les rites extérieurs de la Loi, mais parce que, du fond de son âme, il avait cru en Dieu avec confiance. La foi est donc à la base de la sainteté ; mais comment la découvrir pour y adhérer ?

La révélation de la foi nous est apportée par l'Evangile, lequel n'est pas un simple livre d'érudition, comme tant de traités des philosophes. Cette révélation est un véritable don de Dieu, et un don qui nous a été accordé par la pure générosité du ciel, car nous n'avions rien fait pour nous en rendre dignes, et d'ailleurs tous les efforts possibles eussent été impuissants à la mériter. L'Evangile est le Livre du Christ, et c'est le Christ qui nous a réconciliés avec le Dieu outragé par nous.

L'Apôtre rappelle alors comment la malédiction divine s'est abattue sur le monde : le péché initial fut celui d'Adam, qui rejaillit sur sa descendance malheureuse. Mais, en dépit des anathèmes, la miséricorde d'En-haut subsistait toujours : « Il n'en est pas du don comme du péché, car, si par la faute d'un seul, beaucoup sont morts, à plus forte raison la grâce et le don de Dieu se sont-ils répandus abondamment sur un grand nombre d'hommes, par la grâce d'un seul : Jésus-Christ. » Le Rédempteur nous a donc affranchis de la servitude du péché ; mais il a poussé plus loin sa mansuétude : il nous a libérés aussi de la servitude de la Loi. Code d'autorité et de crainte, l'Ancien Testament était rude, avec ses multiples observances et ses pénalités que sanctionnaient des anathèmes. La Loi nouvelle, au contraire, est à la fois douce et bienfaisante, imprégnée d'espérance, facile à pratiquer pour tous ceux dont l'âme est généreuse et qui veulent purifier leur cœur.